

La surdité entre culture, identité et altérité

Deafness between culture, identity and difference

Daphnée Poirier

Number 53, Spring 2005

Identit s : attractions et pi ges

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/011645ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/011645ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1204-3206 (print)

1703-9665 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poirier, D. (2005). La surdité entre culture, identité et altérité. *Lien social et Politiques*, (53), 59–66. <https://doi.org/10.7202/011645ar>

Article abstract

Long understood only as a disability, deafness has become an object for cultural analysis over the last fifteen years. This new approach is based on the distinction between deaf (a physiological condition) and Deaf (a positive cultural identity). The goal of this article is to provide a general analytic cultural framework for understanding the Deaf. First it compares a cultural understanding of deafness to one what treats it as a social and physical disability. We show that it is unwise to treat these as oppositional. It is better to combine them because each clarifies a constitutive part of the identity of the Deaf, one trapped between pathology and culture. Next, the article examines the cultural structure of deafness, underlining how it was born by going beyond the negative identity generated by disability towards a positive linguistic identity built on belonging to a community of meaning. Finally, we observe how this positive identity is constituted within a relationship to the other, defined as the “world of the hearing”.

La surdité entre culture, identité et altérité

Daphnée Poirier

Longtemps appréhendée uniquement comme un handicap par les sciences sociales, la surdité devient depuis une quinzaine d'années un objet de recherche culturelle. Cette nouvelle approche repose sur la distinction entre sourd (condition physiologique) et Sourd (identité culturelle positive). Cette distinction ne s'est pas encore imposée pleinement dans le monde francophone. En effet, si en anglais (particulièrement aux États-Unis) le mot *Deaf* — avec une majuscule — est communément reconnu et accepté au point de désigner à lui seul un champ d'études¹, il est moins évident qu'il en soit ainsi pour son équivalent français.

«Sourd» vient de *surdus*, «qui n'entend pas» ou (au figuré) «qui ne veut pas entendre» (Rey et al., 2000 : 3597). En français, «sourd» qualifie habituellement la personne qui «perçoit insuffisamment les sons ou ne les perçoit pas du tout». Sauf exception, on ne trouve pas dans les diction-

naires, encyclopédies et autres ouvrages de référence le terme Sourd, avec une majuscule, désignant les personnes sourdes qui revendiquent une appartenance à une communauté culturelle et linguistique. Cet usage existe en anglais. Il est vrai que Sourd est utilisé par certains auteurs (Mottez, 1985; Gremion, 1990; Delaporte, 2002) que l'on pourrait qualifier d'initiés et qui croient fermement en l'existence de cette communauté culturelle, ainsi que par les personnes sourdes elles-mêmes, qui l'ont adopté depuis les années 1980. Cependant, son utilisation n'est pas aussi largement répandue et il ne bénéficie pas d'un rayonnement aussi grand en français que dans le monde anglo-saxon. De fait, ce champ d'étude est en pleine expansion chez les anglophones (parce que le multiculturalisme américain offre un terreau propice à ce genre de phénomène ?), mais il est à peine défriché en France et au Québec, où l'idée que les sourds constituent une commu-

nauté culturelle définie principalement par une spécificité linguistique suscite encore d'énormes résistances. Autrement dit, le phénomène de la surdité ne s'y est pas encore imposé comme objet d'analyse culturel et identitaire.

Notre objectif est de présenter un cadre d'analyse de la surdité en tant que culture, pour contribuer au développement d'une sociologie francophone de la culture sourde comparable aux *Deaf Studies* anglo-saxonnes². Pour ce faire, nous allons d'abord préciser la relation entre la surdité en tant que culture et la surdité en tant que handicap physique et social. Nous verrons qu'il ne faut pas tant opposer ces points de vue que les combiner, car chacun correspond à une dimension constitutive de l'identité sourde, tiraillée entre pathologie et culture. Ensuite, nous explorerons la structure de la culture sourde, engendrée par une volonté de dépasser l'identité négative liée à la

notion de handicap, pour forger une identité linguistique positive fondée sur l'appartenance à une communauté de sens. Finalement, nous verrons comment cette identité positive se construit dans un rapport à l'altérité, c'est-à-dire au «monde des entendants».

L'analyse classique de la surdité range ce phénomène parmi les handicaps et les déficiences : la surdité est un manque et une diminution physiologique. Un nombre relativement important³ de personnes peuvent trouver place dans cette catégorie. Ne serait-ce que pour cette raison, les *Disability Studies* constituent un champ d'étude aux ramifications nombreuses, que le cadre interdisciplinaire continue d'enrichir. Les *Disability Studies* sont apparues en réaction à la perception «catastrophiste» du handicap physique liée à l'approche biomédicale, centrée sur la maladie chronique (*illness*), pour tenir compte de la composante sociale du handicap et des facteurs socio-économiques et culturels qui le construisent. Il s'agit alors de favoriser une meilleure intégration des personnes diminuées et démunies socialement. En vertu d'un «nouveau paradigme émancipatoire» (Boucher, 2003), on préconise

«l'amélioration des conditions de vie des personnes handicapées» par l'étude des facteurs sociaux, politiques et économiques qui contribuent à leur exclusion. Les personnes handicapées sont également situées dans un vaste «mouvement social».

Les *Deaf Studies* portent un autre regard sur la surdité. Dans le sillage des *Cultural Studies*, elles reconnaissent à la culture sourde un caractère et une vision du monde propres, parce que les personnes sourdes ne vivent pas et n'appréhendent pas la réalité de la même manière que les personnes entendants. Les *Deaf Studies* abordent les communautés de personnes sourdes d'un point de vue culturel et (le cas échéant) ethnique. Loin d'attribuer aux personnes sourdes une identité négative fondée sur la déficience physiologique et l'inadéquation sociale, elles les définissent en fonction d'une culture, d'une langue et d'une histoire. Elles s'opposent ainsi non seulement à l'approche biomédicale, mais également aux visées universelles (Corker, 2002) des *Disability Studies*, qui, par souci d'embrasser tous les handicaps, négligent la spécificité culturelle et linguistique des personnes sourdes.

Selon les *Deaf Studies*, les personnes sourdes forment un groupe, une collectivité, voire un mouvement social, dont les revendications ne portent justement pas sur une inadéquation physique et sociale, mais plutôt sur des dimensions culturelles : l'appartenance à une culture différente, la reconnaissance officielle de la langue des signes... Sur ce dernier point, il convient de préciser que les différentes communautés réclament la reconnaissance de leurs langues des signes respectives :

langue des signes québécoise (LSQ), langue des signes française (LSF), *American Sign Language* (ASL), etc. La langue des signes est en effet liée au contexte national dans lequel elle s'insère, et non pas universelle.

Notre analyse du phénomène de la surdité va dans le sens de la reconnaissance de la spécificité culturelle des personnes sourdes et s'inscrit dans le cadre des *Deaf Studies*. Il ne s'agit évidemment pas de nier l'apport des *Disability Studies*, car la personne sourde vit une tension constante entre sa culture et son handicap, mais de cerner les éléments qui font des personnes sourdes une communauté de sens, se définissant en fonction d'une langue et d'une représentation du monde différentes de celles de la majorité (les entendants). Ce processus recèle une aspiration à se définir de manière positive et autonome, mais il suppose aussi une construction identitaire en référence à la norme, et peut-être, ensuite, une émancipation par rapport aux mécanismes sociaux qui assurent la conformité à la norme.

La fonction symbolique de la langue des signes retiendra notre attention, de même que son impact sur les membres de la communauté et la place qu'elle occupe dans un contexte social où le traitement des Sourds s'effectue encore sur la base d'une insertion sociale liée essentiellement à leur handicap. Nous postulons ainsi que l'identité de la personne sourde se construit sur le mode de l'ambivalence puisque deux pôles cohabitent : d'un côté la culture, de l'autre la déficience et le handicap. Nous présentons cet aspect constitutif de l'identité de la personne sourde sous la forme d'une dialectique de la surdité, entre la

pathologie et la culture. Chacun des pôles de cette dialectique peut dominer, selon que la surdité apparaît comme un stigmate ou comme une condition définie par un ou plusieurs traits culturels. On peut étudier les personnes sourdes à la fois sous l'angle du handicap social, puisqu'elles vivent des «limitations fonctionnelles», et comme un groupe caractérisé par des traits culturels, voire nationaux.

Une étude⁴ a permis de vérifier l'existence de cette ambivalence. Presque toutes les personnes interviewées dans le cadre de cette recherche, Sourds ou oralistes, ressentent la tension entre leur culture et leur stigmate comme une caractéristique fondamentale de leur identité et une dimension centrale de leurs relations sociales. Mais le rapport des Sourds au mode de communication oraliste et gestualiste est plutôt complémentaire qu'oppositional. La langue des signes est considérée comme une totalité symbolique qui englobe le Sourd, tandis que les techniques de la communication oraliste sont vues comme un ensemble d'outils pragmatiques nécessaires à l'intégration fonctionnelle dans le monde entendant. Bref, les Sourds de culture et les sourds oralistes n'opposent pas ces deux modes de communication, mais les hiérarchisent.

Les sourds oralistes

Dans un monde où la communication et les échanges interpersonnels reposent principalement sur la capacité d'émission et de réception d'un message oral, les oralistes privilégient l'oralisation et la lecture labiale comme mode de communication. Ils adhèrent au principe d'intégration à la majorité entendante, ainsi qu'à l'idéologie de normalisation qui

favorise l'insertion sociale des personnes diminuées physiquement. Stratégiquement, cela est possible grâce à la mise en place d'un appareillage technique et professionnel qui atténue, sur le plan fonctionnel, les effets du handicap au sein de la société. La normalisation vise à faciliter à tous l'accessibilité quotidienne à des conditions de vie proches des normes et des modèles sociaux. En d'autres termes, on offre à la personne déficiente des moyens de vivre le plus normalement possible dans la société. Les techniques normalisatrices aplanissent les inégalités, en quelque sorte. Elles tendent à mettre tout le monde sur le même pied, riches ou pauvres, normaux ou handicapés, en apportant aux plus démunis un supplément d'autonomie et de reconnaissance sociale. Pour les personnes handicapées, cette reconnaissance passe par une prise en charge socioprofessionnelle et une réadaptation fonctionnelle. Selon l'idéologie de la normalisation, les sourds oralistes doivent apprendre à communiquer à la manière des entendants. Cette prouesse, démutiser un individu et lui rendre l'audition, exige des ressources techniques et professionnelles (audiologistes, orthophonistes, utilisation d'appareils auditifs, d'appareils FM, etc.).

Les sourds gestuels et leur culture

Les sourds gestuels se définissent comme membres d'une communauté culturelle possédant une langue et une histoire particulières. Le terme «communauté», tel que l'entend Lipiansky, c'est-à-dire un «groupement social local» (Lipiansky, 1998 : 148) participant à une même culture, convient ici parfaitement. Mais, à la suite de Lipiansky, nous tenons à préciser que ce groupe partage une cul-

ture minoritaire au sein d'une culture majoritaire. Plusieurs auteurs qui ont étudié la culture sourde s'entendent pour dire que cette dernière existe en fonction d'une différenciation par rapport à la «culture dite entendante». En effet, si l'on se réfère au postulat anthropologique selon lequel une culture est composée d'un ensemble de pratiques, de savoirs et de valeurs créés historiquement et transmis activement d'une génération à l'autre, les personnes sourdes appartiennent à une communauté culturelle distincte de celle des entendants. Elles revendiquent l'utilisation de la langue signée pour communiquer. La langue n'est évidemment pas l'unique facteur qui fonde l'appartenance culturelle, mais c'est le principal vecteur de revendication des personnes sourdes. Pour elles, la langue des signes étant au cœur de leur identité et de leur culture, la reconnaissance de cette identité culturelle doit mener à l'utilisation de leur langue dans les écoles et à l'instauration de services d'interprétation pour l'accès aux services publics (Lachance, 2002).

D'autre part, les personnes sourdes affirment un certain *habitus* sourd, qu'elles rattachent à des faits historiques et politiques et à une expression humoristique et théâtrale auxquels elles se réfèrent. Lévi-Strauss formule cette définition de la culture :

Toute culture peut être considérée comme un ensemble de systèmes symboliques au premier rang desquels se placent le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science, la religion. Tous ces systèmes visent à exprimer certains aspects de la réalité physique et de la réalité sociale, et plus encore, les relations que ces deux types de réalité entretiennent entre eux et que les sys-

t mes symboliques eux-mêmes entretiennent les uns avec les autres (Lévi-Strauss, 1960 : XIV).

L'opposition sourd-entendant met en lumière la dichotomie identitaire qui a travers  l'histoire de la surdité, ainsi que les enjeux sociaux propres à cette population stigmatisée. Mais on ne peut réduire la culture majoritaire à une « culture entendante » sans trahir la réalité : ce serait postuler une culture entendante homogène, voire universelle, et une culture sourde détachée de tout contexte national.

Du reste, le terme « entendant » est un surdisme (Delaporte, 2002) : un terme créé par un groupe, les personnes sourdes, qui se perçoit diff rent d'un autre, les entendants. Delaporte le qualifie d'ethnonyme : une catégorie rassembleuse de ce qui constitue l'Autre, groupe indifférencié de personnes ayant en commun de différer (en l'occurrence) des personnes sourdes. Les entendants, quant à eux, ne ressentent pas le besoin de se distinguer sur ce plan. Pour eux, la seule norme existante est l'audition. Les sourds font partie de ceux qui se définissent en fonction d'un écart à une norme. Pour eux, il y a le fait d'être sourd et le fait d'être entendant : «  tre sourd est

ontologique, parler avec le corps et comprendre avec les yeux est défini-toire, ne pas entendre est de l'ordre du commentaire pédagogique » (Delaporte, 2002 : 55). Les personnes qui ne sont pas sourdes ne se définissent pas comme entendants et, tout au long de l'histoire, les entendants se sont réclamés d'une culture civilisatrice, humaniste, occidentale, américaine, québécoise, etc., mais non d'une culture entendante.

Cela n'empêche pas les personnes sourdes de revendiquer légitimement leur appartenance à une culture sourde. Or, s'il existe une histoire et un mode d'appréhension de la réalité propres aux Sourds qui transcendent les particularismes nationaux et régionaux, les frontières nationales jouent tout de même un rôle déterminant dans les différences culturelles : les Sourds du Québec ont une langue particulière, la langue des signes québécoise, une histoire institutionnelle propre, des  v nements associatifs particuliers, bien qu'ils aient été fortement influencés par les cultures sourdes française et américaine.

Cherchant une cohérence dans les enjeux sociaux que soulève la problématique des différences culturelles, Wieviorka établit une typologie de ces dernières. Selon lui, les Sourds se démarquent parmi tous les groupes (les immigrants et les émigrants plus particulièrement), car ils peuvent à la fois être rangés dans la catégorie de la « culture de groupe » incarnée dans des communautés concrètes et être un mouvement mobilisant une identité collective autour d'un enjeu primordial. D'une part, selon Wieviorka, les personnes sourdes forment un mouvement qui a transformé leur d fici nce ou leur handicap individuel en identité collective, en plaçant au centre de leurs revendications la

reconnaissance de leur langue, la langue des signes. Autrement dit, ils ont tenté de se débarrasser des contraintes qui les stigmatisaient, et par conséquent les isolaient au sein de la société, en se forgeant une identité qui leur a permis de s'affirmer collectivement de manière positive. D'autre part, la différence culturelle des personnes sourdes s'inscrit dans un contexte historique et dans un passé : la communauté a une mémoire collective que ses membres contribuent à reproduire et, surtout, qu'ils tiennent à maintenir et à transmettre. En ce sens, on peut qualifier leur différence culturelle de « première » :

Peut-être faut-il distinguer deux cas de figure, distinction qui explique que les sourds représentent un groupe à part dans ce paragraphe de notre typologie. Le premier cas est en effet celui où se cristallise une véritable culture de groupe, la langue des signes pour sourds-muets, et où se mettent en place des communautés qui, dès lors, fonctionnent soit plutôt selon la logique de la culture première et de la reproduction, à la manière de l'immigration des primo arrivants, soit plutôt selon la deuxième logique, comme mode d'affirmation à la fois individuel et collectif d'un sujet désireux d'exister et de participer à la vie de la cité. Le deuxième cas de figure est la mobilisation d'une identité collective plaidant pour faire entendre la voix des membres du groupe, pour que leur d fici nce puisse se transformer en différence (Wieviorka, 2001 : 120).

L'appartenance fondée sur une spécificité culturelle « première » se manifeste et se reproduit, en l'occurrence, par des  v nements associés à des faits marquants communs à toutes les cultures sourdes ; en ce sens, il est pertinent de parler d'une « culture sourde ». Mais elle se rapporte aussi à des  v nements propres à chaque communauté. Ainsi, à partir de 1834, en France, le Comité des

sourds-muets⁵ organise des banquets pour l'anniversaire de naissance de l'abbé de l'Épée (Mottez, 1993 : 143). Ce prêtre janséniste, auteur des signes méthodiques, a permis en quelque sorte la démocratisation de l'éducation des sourds-muets (terme utilisé au 18^e siècle pour désigner les personnes sourdes), en créant l'Institut royal des sourds-muets de Paris, en 1760 (Lachance, 2002 : 48). L'abbé de l'Épée croyait que les personnes sourdes avaient un langage propre qui n'attendait que l'occasion de s'exprimer⁶. Les banquets étaient l'occasion de réunir des membres des communautés de divers pays.

La création de la Fédération mondiale des sourds, en 1951, lors du premier Congrès mondial des sourds, est une autre manifestation de la culture sourde; le plus récent congrès a eu lieu à Montréal en 2003. On peut également citer *Deaf Way*, dont le plus récent congrès international, tenu à Washington en 2002, a porté sur les enjeux linguistiques et culturels de la surdité. L'événement était organisé par l'université Gallaudet, de Washington (D. C.), la seule université au monde pour personnes sourdes gestuelles. Au Québec, la revue mensuelle *Voir dire* a pour mission d'informer les membres de la communauté sourde québécoise. Quant au Centre des loisirs des Sourds de Montréal⁷ (CLSM), il offre un lieu de rassemblement hebdomadaire aux personnes sourdes. En 1986, un Festival national des arts a été organisé par la Société culturelle québécoise des Sourds. Le Québec compte aussi deux troupes de théâtre: le Théâtre visuel des Sourds du Québec et le Théâtre des Sourds de Montréal, fondées respectivement en 1968 et en 1982. Cette liste n'est pas exhaustive.

Même si l'origine des mots se perd généralement dans le temps, il semble que le terme «culture sourde» ait été introduit au Québec dans les années 1960-1970 pour désigner «les manières de faire, de penser et d'être qui caractérisent collectivement les personnes sourdes» (Lachance, 2002 : 196). Cependant, dès le 19^e siècle, il existe une «conscience d'être sourd» (*ibid.*) témoignant d'une différenciation par rapport au monde des entendants, comme en font foi les termes «peuple sourd» et «nation sourde» utilisés en France, et le terme *Deaf World* chez les Américains.

Certains anthropologues pourraient faire valoir que, dans le cas des personnes sourdes, l'approche culturelle relève de l'exagération, car le plus souvent on n'a pas affaire à une culture transmise des parents aux enfants, autrement dit patrilinéaire ou matrilinéaire. Pourtant, la culture sourde est transmise par les adultes sourds aux enfants sourds intégrés au sein de la communauté; en outre, le sentiment d'appartenance exerce une influence déterminante sur l'existence de cette communauté. La culture sourde existe parce que les personnes sourdes ont le sentiment d'y appartenir, c'est-à-dire de partager quelque chose. Citons à cet égard la définition du concept de communauté proposée par Clain (1990 : 362), à la suite de Mauss :

Le mot communauté désigne de façon générale le fait ou l'action d'être commun; plus particulièrement, ce fait en tant qu'il existe, sur le mode du partage ou de la participation, à l'intérieur d'un groupe d'hommes; enfin, par substantification, le groupe social lui-même. Ces diverses significations se rattachent, dans les langues latines, à une même représentation du lien communautaire : l'adjectif latin *communis* et le

terme gothique *gamain* furent formés à partir du mot ancien *munus* désignant la «charge» en tant qu'elle met son détenteur en position de débiteur à l'endroit de ceux dont il l'a reçue. C'est à cet échange inaugural, sur le modèle de celui analysé par Mauss, que renvoie dans ces langues le terme de «commun» et c'est le cercle que sa réciprocité engendre qu'on vise par celui de «communauté».

Freitag propose, de son côté, le concept de «reconnaissance réciproque», où toute identité prend son origine. La capacité de se reconnaître soi-même via la reconnaissance de l'autre fonde le sentiment d'appartenance à une entité, donc à une communauté. C'est de cette réciprocité, qui fonde toute identité et tout sentiment d'appartenance, qu'il s'agit ici. En ce sens, les personnes sourdes gestuelles répondent au critère plus large de «condition de la personne sourde», puisqu'elles ont le sentiment d'appartenir à la fois à la communauté des Sourds, catégorie plus homogène et rassembleuse, et aux différentes communautés de personnes sourdes, c'est-à-dire à un groupe social plus large qui inclut différents groupes restreints répondant à des critères d'appartenance particuliers et s'inscrivant dans un contexte national précis.

Les Sourds, de quelle culture s'agit-il ?

Si la langue n'est pas la seule composante d'une culture, elle en constitue néanmoins un vecteur central. Comme nous l'avons vu, elle cristallise «les manières de faire, la manière de penser et la manière d'être» (Lachance, 2002). Elle permet la formation et l'existence de référents symboliques communs. Autrement dit, elle est la manifestation et l'expression de l'apparte-

nance à un *habitus* commun. Le lien étroit entre la langue et la communauté culturelle des personnes sourdes constitue le point central de leur identité. La langue des signes est l'un des canaux par lesquels passe la reconnaissance des sourds. C'est l'indicateur premier à partir duquel un sentiment de partage s'établit et s'enracine. La langue des signes possède une structure symbolique entière, un rapport au sens autonome, elle offre un ancrage symbolique fort aux individus qui en font usage.

La culture sourde est aussi un vecteur de changement social. Elle permet à une communauté d'individus de former un mouvement social dont les revendications s'articulent, non pas exclusivement, mais de manière très forte, autour de la reconnaissance de la langue des signes. Le discours des Sourds se radicalise parfois à l'encontre de la figure générique de l'entendant. Mais tout en construisant un langage qui transcende, en quelque sorte, les frontières nationales, et sert d'assise à la revendication d'une certaine autonomie au nom de l'existence d'une spécificité culturelle, les Sourds reconnaissent implicitement qu'ils appartiennent à une culture imbriquée dans une entité plus large. Ils revendiquent une appartenance

culturelle, mais celle-ci se fonde sur un rapport direct à l'Autre dans un processus d'identisation⁸.

La revendication culturelle des Sourds s'inscrit donc dans une autre culture, une culture «dominante». La sociologie et l'anthropologie proposent différents termes — contre-culture, sous-culture, co-culture — pour qualifier ce phénomène d'une culture qui est partie intégrante d'une culture plus large ou en est tributaire. Or, si le discours des Sourds est, à certains égards, radical par rapport à la culture dominante, il ne la rejette pas. Autrement dit, la culture des Sourds n'a rien d'une contre-culture. Elle ne s'oppose pas totalement aux valeurs dominantes. Elle ne se place pas volontairement en marge des normes sociales admises. Dans son sens originel, le terme sous-culture sourde aurait pu lui convenir :

Une sous-culture est un ensemble de croyances et de pratiques tantôt distinctifs, tantôt conformes à des modèles culturels plus généraux. En lui-même, le terme n'est pas péjoratif, mais il a des connotations négatives qui l'ont fait sortir de l'usage (Terstriep, 1993 : 233, notre traduction)⁹.

De fait, l'ouverture actuelle à la diversité des phénomènes culturels, dont témoigne le développement des *Cultural Studies*, favorise l'éclosion des sous-cultures, catégorie très large à laquelle on rattache tout aussi bien les orientations sexuelles «différentes» (*queer*) que les styles de musique affectionnés par certains groupes (*punks*, *skinheads*). Ces expressions de la différence vont de pair avec des modes ou styles de vie parfois éphémères. Le terme sous-culture renvoie ainsi à des phénomènes liés à un contexte social précis, perméable aux changements et à la mouvance sociale. Les Sourds,

eux, revendiquent l'existence d'une langue, ou plutôt de plusieurs langues qui sont ancrées symboliquement et historiquement dans la société.

Trestriep propose le terme co-culture, qui selon lui rend adéquatement le phénomène de la cohabitation de différentes cultures, évoquant des groupes qui forment une «mosa ique» et ne sont ni hiérarchisés ni assimilés à une culture plus large.   notre avis, ce terme «aplanit» les différentes manifestations culturelles : il les met sur un pied d'égalité, donnant une lecture partielle de la réalité.

Pour le moment, à la suite de Lachance, nous conserverons le terme culture sourde, en précisant au besoin le contexte national (québécois, américain...) dont il est question, puisque les caractéristiques qui différencient les Sourds des entendants (histoire, langue, humour) sont marquées par les entités nationales dans lesquelles ils sont inscrits.

Les Sourds, une identité individuelle et collective

Plutôt qu'une approche ax e sur le handicap et les limitations fonctionnelles, ou sur l'individu (dans son dysfonctionnement physiologique et sa relation — d'inadaptation —   son milieu), nous proposons de retenir la notion de culture sourde, permettant aux personnes sourdes de s'identifier à une collectivité construite autour de caractéristiques «positives» et d'objectifs communs, et située dans une collectivité plus large. Nous n'évoquons donc pas un mouvement des personnes sourdes mobilisées, par exemple, autour d'un handicap, mais une communauté d'appartenance fondée sur une langue et une

histoire particulières, inscrite dans un contexte national particulier.

Les personnes sourdes construisent en effet leur identité dans un rapport «dialogique» (Taylor, 2003) qui se déploie à l'intérieur et à l'extérieur de leur groupe d'appartenance (Farro, 2000). L'identité dialogique implique à la fois un rapport de ressemblance et un rapport d'opposition. Les Sourds se définissent en fonction de caractéristiques similaires qui ont un sens pour eux, et en fonction d'une altérité, c'est-à-dire d'un groupe extérieur avec lequel ils ont des contacts positifs et négatifs: ils peuvent entretenir des liens et des contacts avec les entendants, mais aussi trouver parmi eux des «opposants», spécialement dans les professions où la surdité est présentée en termes de déficit (audiologistes, orthophonistes, etc.).

L'identité n'est pas figée, et la construction identitaire, individuelle et collective, est un processus dynamique, que Farro (2000: 27) présente comme un système de relations complexes, à quatre pôles:

L'auto-découverte, c'est-à-dire l'identification de soi-même comme membre et collectif; l'hétéro-découverte, c'est-à-dire l'identification par les autres, personnes ou groupes, du membre et du collectif; l'affirmation de la différence voulue par le membre ou par le collectif pour se différencier des autres; et la reconnaissance de cette différence accordée au membre ou au groupe par d'autres individus ou groupes. Cette identité correspond alors à un système de tensions entre ces quatre pôles qui recherchent un équilibre.

L'identité est déterminée par «ceux qui construisent le système de relations entre ces pôles». Elle se définit dans un rapport constant de reconnaissance: de soi, de l'autre,

par autrui, sur le plan individuel et sur le plan collectif. Ainsi, l'identité sourde s'édifie sur les valeurs sourdes, dans un rapport de reconnaissance, d'appartenance et d'adhésion impliquant un mouvement de va-et-vient entre soi et l'autre, l'autre qui partage ou non les mêmes valeurs: le sourd (oraliste ou gestuel), l'entendant, celui qui croit en l'existence de la culture sourde et celui qui la nie.

Le phénomène de la surdité entraîne le développement d'une identité. Mais l'identité mise en évidence ici n'est pas l'identité négative à laquelle on pense trop souvent, fondée sur l'inadéquation physique et sociale de l'individu. Il s'agit plutôt du déploiement d'un processus qui met en cause la relation à autrui, et du type d'identité qui soude les mouvements collectifs à caractère culturel.

Daphnée Poirier
Département de sociologie
Université du Québec à Montréal

Notes

¹ Il existe des départements de *Deaf Studies* à l'Université Gallaudet, de Washington (D. C.), à la California State University of Northridge et dans d'autres universités anglo-saxonnes.

² Cet article est tiré d'une thèse intitulée *La dialectique de l'identité sourde entre culture et pathologie*, présentée au Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal en octobre 2004.

³ Les personnes handicapées représenteraient 15,2 % de la population du Québec et 12,4 % de celle du Canada. On estime leur nombre à 50 millions dans les pays de l'Union européenne et

à 500 millions dans le monde (Boucher, 2003).

⁴ Analyse d'entrevues semi-directives réalisées dans le cadre d'une recherche menée par le Groupe de recherche sur la LSQ et le bilinguisme sourd, sous la direction de Colette Dubuisson, professeure au département de linguistique et de didactique des langues de l'Université du Québec à Montréal. Le projet s'intitule «L'approche bilingue: vers une adaptation/réadaptation sociale optimale des Sourds du Québec».

⁵ Le Comité des sourds-muets a porté différents noms au fil des années: Société centrale des sourds-muets en 1838, Société centrale d'éducation et d'assistance en 1850, Société universelle en 1867 (Lachance, 2002: 79).

⁶ Dans le film *Ridicule*, de Patrice Leconte, le personnage incarnant l'abbé de l'Épée présente ses protégés sourds à la cour du roi (où il est de bon ton d'user de son esprit), afin de démontrer qu'ils sont capables de «mots d'esprit».

⁷ Le CLSM existe sous ce nom depuis 1949, mais on peut faire remonter les débuts de la vie associative des Sourds de Montréal à la fondation, en 1901, du Cercle Saint-François-de-Sales, parrainé par la communauté des Clercs de Saint-Viateur (Leblanc, 1993).

⁸ «On pourrait appeler *identification* le processus par lequel l'acteur social tend à se différencier, à devenir autonome, à opérer un mouvement de totalisation, et à s'affirmer par la séparation» (Tap, 1986: 12).

⁹ "A subculture is a set of beliefs and practices that are distinctive in some respects, but congruent with larger cultural patterns in other respects. The term was never meant to imply a devaluation, but because of negative connotations, the term has fallen into disuse."

Bibliographie

BOUCHER, N. 2003. «Handicap, recherche et changement social. L'émergence du paradigme émancipatoire dans l'étude de l'exclusion sociale

des personnes handicapées», *Lien social et Politiques-RIAC*, 50, *Société des savoirs, gouvernance et démocratie*: 147-164.

CLAIN, O. 1990. «Communauté», dans Sylvain AUROUX, dir. *Les notions philosophiques*. Encyclopédie philosophique universelle, partie II, tome I. Paris, PUF.

CORKER, M. 2002. «Deafness/disability-problematizing. Notions of identity, culture and structure», dans S. RIDELL et N. WATSON. *Disability, Culture and Identity*. Londres, Pearson. <http://www.leeds.ac.uk/disability-studies/archiveuk/titles.html>.

DELAPORTE, Y. 2002. *Les Sourds, c'est comme  a*. Paris,  ditions de la Maison des sciences de l'homme.

FARRO, A. 2000. *Les mouvements sociaux*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

GREMION, H. 1990. *La planète des sourds*. Paris, Messinger.

LACHANCE, N. 2002. *Analyse du discours sur la culture sourde au Québec. Fondements historiques et réalité contemporaine*. Montréal, Université de Montréal, Faculté des études supérieures en anthropologie, thèse de doctorat.

LEBLANC, A. 1993. « volution de la vie associative chez les sourds», *Nouvelles pratiques sociales*, 6, 1: 109-120.

LÉVI-STRAUSS, C. 1960. «Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss», dans

M. MAUSS. 1960. *Sociologie et anthropologie*. Paris, PUF.

LIPIANSKY, E. M. 1998. «Comment se forme l'identité des groupes», dans J. C. RUANO-BORBALAN. *L'identité: l'individu, le groupe, la société*. Paris,  ditions Sciences humaines.

MOTTEZ, B. 1985. «Aspects de la culture Sourde», *Santé mentale: L' il écoute*, 85: 33-36.

MOTTEZ, B. 1993. «The deaf mute banquets and the birth of the deaf movement», dans R. FISHER et H. LANE, dir. *Looking Back: A Reader on the History of Deaf Communities and Their Sign Language*. International Studies on Sign Language and Communication of the Deaf, Hambourg.

REY, A., et al. 2000. *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris, Le Robert, tome III.

TAP, Pierre. 1986. «Introduction», dans Pierre TAP, dir. *Identités collectives et changements sociaux*. Toulouse, Privat.

TAYLOR, C. 2003. *Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne*. Montréal, Boréal.

TERSTRIEP, A. 1993. «Ethnicity, social theory and deaf culture», dans *Deaf Studies III: Bridging Cultures in the 21st Century*. Washington, D.C., Gallaudet University, College for Continuing Education.

WIEVIORKA, M. 2001. *La différence*. Paris, Balland.